

T



Les jeunes comédiens de la Manufacture à l'œuvre.

© photo:Gregory Batardon / Gregory Batardon

3 minutes de lecture

◆ Scènes

Marie-Pierre Genecand

Publié jeudi 26 mai 2016 à 23:51.

SCÈNE

Le spectacle de sortie des diplômés de la Manufacture convainc à moitié

Le Flamand Frank Vercruyssen dirige les jeunes comédiens dans une balade orientale métissée de drame suédois. Original, mais trop linéaire et sans fin

Un spectacle de sortie d'école de théâtre a une contrainte incontournable. Donner à chaque diplômé son moment de lumière, sa chance de briller. Ainsi, l'an dernier, Pascal Rambert, dans le très beau «Lac» mis en scène par Denis Maillefer, avait-il opté pour une solution radicale et proche de son principe d'écriture. La succession de quinze monologues, comme les quinze apprentis-acteurs qui composaient ce chœur exploré par la mort de l'un des leurs. Balayés par les éclairages raffinés de Laurent Junod, profilés par le verbe de Rambert qui avait écrit chaque solo sur mesure, ces jeunes acteurs apparaissaient dans leur singularité tout en nourrissant l'ensemble, cette mer de chagrin aux reflets changeants.

Cette année, avec «Si seulement j'avais une mobyette, j'aurais pu partir loin de tout ce merdier» qui vient de se donner à Nuithonie, près de Fribourg, avant le Théâtre

Saint-Gervais, à Genève, et le Théâtre Les Halles, à Sierre, l'affaire est nettement plus ouverte, moins calibrée. A la manœuvre, Frank Vercruyssen. l'un des fondateurs du TG Stan, génial collectif flamand qui rend les textes vivants en les travaillant longtemps à la table avant de les porter en scène comme une matière à réflexion. Joueur, Frank Vercruyssen a proposé un défi aux seize comédiens qui quittent la Manufacture cette année: mélanger l'univers des films du Suédois Roy Andersson, qu'on imagine froid et tourmenté, avec la littérature du monde arabe, multiple bien sûr, mais sans doute plus lyrique et charnelle que les productions nordiques...

L'idée n'était pas de faire «un spectacle virtuose, mais plutôt de se confronter à ses propres désirs, de faire des choix ensemble, de trouver sa place dans un collectif, être là, au plateau, sur les pointes, pas sur les talons», explique joliment le metteur en scène.

Le prologue qui se déroule à l'extérieur remplit parfaitement cette mission. Devant le théâtre -ou ici la Manufacture-, une femme attend, valise posée à ses pieds. Arrive un minibus duquel sortent chariot à bagages, échelle, bassine, valises et mobylette. Un fatras que manipule une joyeuse coterie de filles et de garçons, habillés vintage. Bientôt on aperçoit un couple faire l'amour à travers une fenêtre. Bientôt une pastèque s'écrase au sol dans un cri. Les valises empilées sur le chariot fendent le public qui s'écarte et avise au loin une fille-fleur courir nue dans les hautes herbes. Cette entame est réjouissante. On y retrouve en images le sous-texte libre et insolent du Tg Stan.

Les choses se compliquent à l'intérieur. Sur scène, des malles et une table garnie de dattes et de lait. Le menu du soir, lorsque le jeûne sera rompu. Le voyage encore, mais en mots, cette fois. Les textes, signés Amin Maalouf, Tahar Ben Jelloun, Marzen Kerbaj, Marjane

Satrapî et d'autres fines plumes du monde arabo-oriental, prennent le plateau d'assaut pour ne plus le quitter. Toujours constamment en scène, les seize jeunes lancent avec plus ou moins d'aisance sentences philosophiques, fulgurances poétiques, réflexions politiques, récits féériques et autres observations personnelles en n'oubliant jamais qu'ils sont des comédiens au travail. Pas d'emphase, donc, plutôt un scepticisme affiché. Manière peut-être de restituer la rugosité du nord.

Il y a des perles, comme le conte des Mille et une nuits servi en tranches par un couple à croquer qui finira d'ailleurs par se croquer (Cécile Goussard et Arnaud Huguenin). Romain Daroles et Margot Van Hove composent aussi un duo décalé qui retient l'intérêt. Maxime bricole sa mobylette avec sérieux, tandis que Marie parle joliment de Dieu. Il est encore question de pigeon empaillé, de mariage arrangé, de clown raté, de danse du ventre, de chanson à boire, d'âme et de corps... mais le spectacle s'épuise sur la durée. Comme si le souffle du verbe pâlisait. L'exercice est généreux, il est trop linéaire et trop long pour ne pas lasser.

«Si seulement j'avais une mobylette...», les 1 et 2 juin, Théâtre Saint-Gervais, Genève, www.saintgervais.ch ; les 9 et 10 juin, Théâtre Les Halles, Sierre, www.theatreleshalles.ch

À propos de l'auteur

Marie-Pierre Genecand
@letemps
